

MIGUEL AMORÓS

## **Vent debout contre le mal français**

Critique de la philosophie postmoderne  
et de ses effets sur la pensée critique  
et sur la pratique révolutionnaire

Le recul théorique causé par la disparition de l'ancien mouvement ouvrier a permis l'hégémonie d'une philosophie surprenante, la première qui ne se fonde pas sur l'amour de la vérité, objet primordial du savoir. La pensée faible (ou philosophie de la postmodernité) relativise ce concept, qu'elle fait dériver d'un mélange de conventions, de pratiques et de coutumes instables dans le temps, quelque chose de « construit », et, par conséquent, d'artificiel, sans aucun fondement. Et dans la foulée, toute idée rationnelle de réalité, de nature, d'éthique, de langage, de culture, de mémoire, etc. De plus, certaines autorités du petit monde postmoderne n'ont pas manqué de qualifier certaines d'entre elles de « fascistes ». Finalement en récupérant Nietzsche, il n'y a donc plus de la vérité, mais seulement de l'interprétation. En vérité, une telle démolition systématique d'une pensée qui naît avec les Lumières et réclame la constitution de la liberté – qui donnera naissance, plus tard, avec l'apparition de la lutte de classes moderne, à la critique sociale et aux idéologies révolutionnaires – par ceux qui plutôt que de se baigner dans l'eau claire de l'authenticité préfèrent se vautrer dans la boue de l'imposture, principalement les professeurs et les étudiants, a toutes les apparences d'une démystification radicale menée à bien par de véritables penseurs incendiaires, dont la finalité ne serait rien d'autre que le chaos libérateur de l'individua-

lité exacerbée, la prolifération d'identités et l'abrogation de toute norme de conduite commune. Au lendemain d'une telle orgie de déconstruction, aucune valeur ni aucun concept universel ne tiendrait plus debout : être, raison, justice, égalité, solidarité, communauté, humanité, révolution, émancipation... seront tous qualifiés d'« essentialistes », c'est-à-dire d'abominations « pro-natura ». Cependant, l'extrémisme négateur des postphilosophes manifeste sur un plan spirituel des coïncidences suspectes avec le capitalisme actuel. Ce radicalisme d'une haute intensité contraste non seulement avec la vie et les choix politiques de ses auteurs, très académiques pour les uns, et conventionnels pour les autres, mais en outre épouse parfaitement la phase en cours de globalisation capitaliste, caractérisée par la colonisation technologique, le présent perpétuel, l'anomie et le spectacle. C'est un complément pour lequel tout est facilité. Personne ne les dérangera dans leurs chaires universitaires. Grâce à la priorité accordée par la domination à la connaissance instrumentale, et par conséquent grâce à la faible importance que la mentalité dominante concède aux « humanités », ont pu surgir sans entraves des bulles philosophiques pseudo-transgressives et toutes sortes de prouesses spéculatives totalement étrangères à la réalité environnante, créant une contrefaçon tourbillonnante de la pensée critique moderne, qui aime être accompagnée d'un vaste bruit médiatique.

Les louanges postmodernes à la transgression normative correspondent d'une certaine manière à la disparition de la sociabilité dans les agglomérations urbaines. En accord avec la nouvelle faiblesse en matière philosophique, rien n'est original, tout est construit, et donc tout repose sur du sable. L'économie politique, les classes, l'histoire, le tissu social, l'opinion... tout. Alors, s'il n'y a pas de relation sociale qui vaille, pas de véritable libération collective, pas de dialectique, pas de critère définitif à prendre en compte à cet égard, quelle est la signification des normes,

des moyens et des fins ? On part de rien pour arriver nulle part. Nihilisme en harmonie avec les marchés puisque pour ceux-ci, ce qui n'a pas de valeur économique est négligeable. Il ne faut pas non plus s'étonner que l'éloge de la déshumanisation et le chaos typique des déconstructeurs aillent de pair avec l'apologie de la technique. La pensée faible, entre autres, célèbre l'hybridation de l'homme avec la machine. La nature mécanique, libre de constructions, ne serait-elle pas supérieure à une nature humaine, esclave des lois naturelles ? Le nihilisme inhérent à la logique mécanique reflète et répond à l'abolition de l'histoire, à la suppression de l'authenticité, à la liquidation des classes et à la consécration de l'individualité narcissique ; c'est donc un produit de la culture du capitalisme tardif – si on peut encore appeler ça de la culture – et sa fonction ne serait autre que l'adaptation idéologique au monde de la marchandise tel qu'il est devenu. La philosophie postmoderne est par rapport à l'existant une philosophie de légitimation.

Ce qui était né comme une réaction à la révolte de Mai 68, « dans les bas-fonds de l'Esprit du temps » (Debord), a été reçu dans les universités américaines comme un paradigme de la profondeur critique, et de là, la *French Theory* a rayonné dans tous les laboratoires pensants de la société capitaliste, descendant dans les ghettos de jeunes sous forme de mode intellectuelle transgressive. Compte tenu de leur caractère ambivalent et malléable, les syllogismes liquides de la postmodernité ont rempli la caisse à outils de toute espèce d'idéologues du vide, des citoyennistes les plus caméléonesques aux anarchistes les plus à la page. Même un nouveau type d'anarchisme, né de la faillite des valeurs bourgeoises historiques, centré sur l'affirmation subjectiviste, l'activisme sans objet ni projet et le manque de mémoire, remplace dans la majorité des espaces l'ancien, fils de la raison, issu de la lutte de classes, bâtisseur d'une éthique universelle et dont le travail révolutionnaire a été fortement ancré dans l'histoire. Dans la *French*

*Theory*, ou plutôt dans le *morbus gallicus*, dont le post-anarchisme est l'enfant bâtard, les références ne comptent pas ; elles révèlent la nostalgie du passé, quelque chose de très condamnable aux yeux d'un déconstructionniste. La question sociale se dissout en une multitude de questions identitaires : des questions de genre, de sexe, d'âge, de religion, de race, de culture, de nation, d'espèce, de santé, d'alimentation, etc., qui sont au centre du débat et donnent lieu à un singulier politiquement correct qui se traduit par une orthographe torturée et un discours bourré de saillies et d'embrouillaminis grammaticaux. Une collection d'identités fluctuantes remplace le sujet historique, le peuple, le collectif social ou la classe. Son affirmation absolutiste ignore la critique de l'exploitation et de l'aliénation et, par conséquent, un jeu « intersectionnel » de minorités opprimées supplante la résistance collective au pouvoir établi. La libération proviendra d'une transgression ludique des règles qui entravent ces identités et oppriment ces minorités, et non d'une « alternative » globale ou d'un projet révolutionnaire de changement social, sans doute considéré comme totalitaire, car une fois « constitué » il engendrerait de nouvelles règles, plus de pouvoir et donc plus d'oppression. Le communisme libertaire, de ce point de vue, ne serait que l'incarnation d'une dictature. L'analyse critique et l'anticapitalisme lui-même, grâce à l'annulation de toute référence historique, font place au questionnement de la normativité, à la contorsion de la langue et à l'obsession de la différence, du multiculturalisme et de la singularité. On ne peut en discuter la cohérence puisque la catégorie de la contradiction a été reléguée dans l'oubli tout comme celles d'aliénation, de dépassement ou de totalité. Construire ou déconstruire, voilà la question.

Sans aucun doute, le prolétariat n'a pas « réalisé » la philosophie, comme Marx, Korsch ou l'Internationale situationniste le souhaitaient, c'est-à-dire qu'il n'a pas accompli ses aspirations de liberté et aujourd'hui nous en

payons les conséquences. Il est vrai que, dans le développement de la lutte des classes, s'est manifestée une pensée critique qui plaçait la classe ouvrière au centre de la réalité historique, et qui fut qualifiée de marxiste, d'anarchiste ou simplement de socialiste. En fait, il s'agissait de capturer la réalité le plus fidèlement possible, en tant que totalité qui se développe dans l'histoire, afin d'élaborer des stratégies pour vaincre l'ennemi de classe. La victoire finale devait être inscrite dans l'histoire elle-même. Néanmoins, les attaques prolétariennes contre la société de classe n'ont pas abouti. Et tandis que le capitalisme surmontait ses crises, les contradictions dévoraient les postulats d'une telle pensée et de nouvelles formulations étaient nécessaires. Les contributions étaient multiples et il n'est pas nécessaire de les énumérer. Ce qui les caractériserait toutes serait la clarté ajoutée dans la perspective du combat libérateur, mais plongée dans un contexte de régression, puis progressivement éloigné de la pratique. Toutefois, sa lecture a renforcé la conviction qu'une société libre était possible, que la lutte était utile à quelque chose et qu'il ne fallait jamais baisser les bras, que la solidarité entre résistances nous rendait meilleurs et que la formation nous rendait lucides... La lutte des minorités, loin de démanteler la critique sociale, contribuait à l'enrichir. Loin d'être secondaires, les questions d'identité sont devenues de plus en plus importantes à mesure que le capitalisme pénétrait dans la vie quotidienne et détruisait les structures traditionnelles. Elles dénonçaient des aspects de l'exploitation jusqu'alors peu pris en considération. Dans un premier temps, l'universalité et l'identité convergeaient; on ne concevait pas de solution à la ségrégation raciale, à la discrimination sexuelle, au patriarcat, etc., séparément, mais en vue d'une transformation révolutionnaire globale. Personne ne pouvait imaginer souhaitable un racisme noir, une société d'amazones, un capitalisme gay ou un état d'exception végétarien. La révolution sociale était le seul endroit où toutes les questions

pouvaient vraiment être soulevées et résolues. Au-delà, il ne restait plus que la spécialisation élitiste, le sectarisme du « milieu », le narcissisme activiste et le stéréotype militant. C'était la voie ouverte par les postmodernes.

La pensée faible exploitait également le filon de la crise idéologique, en récupérant les auteurs et les idées, mais avec des effets et des conclusions opposés. Une fois que le sujet révolutionnaire a été neutralisé dans la pratique, il fallait le supprimer dans la théorie, de sorte que les luttes resteraient isolées, marginales et incompréhensibles, enveloppées dans un verbiage crétinissant et autoréférentiel adapté seulement aux initiés. Ce fut la tâche de la *French Theory*. Une escalade démarrait dans la confusion sophistiquée et cryptique qui consacrait, comme mages privilégiés, la caste intellectuelle et comme peuple élu, les disciples, principalement universitaires. Le mal français a été la première philosophie irrationaliste liée au mode de vie des fonctionnaires, relativement rétribuée et à juste titre : sa révision de la critique sociale du pouvoir et la contestation de l'idée révolutionnaire ont rendu de magnifiques services à la cause de la domination. La notion de pouvoir comme un éther omniprésent qui s'étend à tout condamne toute pratique collective à la poursuite d'un idéal en ce qu'elle est vue comme le renouvellement ou la reconstruction du pouvoir lui-même, une sorte de poisson qui se mord la queue. Le pouvoir n'est apparemment pas incarné dans l'État, le Capital ou les Marchés comme lorsque le prolétariat était la classe potentiellement révolutionnaire. Le pouvoir maintenant nous le sommes tous ; c'est le tout. La révolution serait ainsi redéfinie comme leurre du pouvoir afin de se refaire, dans des cas extrêmes, à partir de nouvelles valeurs et normes aussi arbitraires que celles qu'elle-même reléguerait. Le discrédit de la révolution sociale est plus utile pour le pouvoir réel en temps de crise, parce qu'une opposition subversive organisée qui tente de se former (un sujet social qui tente de se constituer) sera immédiatement dé-

noncée comme un pouvoir d'exclusion. Bref, un mauvais « récit de la modernité » – en terminologie lyotardienne – tout comme celui de la lutte des classes. Le rejet de la notion de classe laisse aussi apparaître involontairement une haine de classe, héritage de la domination passée active dans l'imaginaire post-rationnel. En bref, on abandonne toute velléité communiste révolutionnaire pour la transmigration de genres, le polyamour, la transversalité et le régime vegan. Les problèmes individuels résolus de cette manière, le chemin est alors dégagé pour une opposition collaborative et participative, prêt à entrer dans le jeu et bien sûr à voter, à occuper des espaces de pouvoir et à gérer en son sein l'ordre actuel avec un discours radicalement identitaire donc politiquement très correct, et par ricochet, un discours hypercitoyenniste qui fait rage non seulement dans la nouvelle gauche, mais également dans la gauche intégrée de toujours.

La situation de la critique, en proie au mal français, est donc affligeante, aussi affligeante que la vie dans le monde occidental et urbain ravagée par le capitalisme. C'est la fin de la raison, la fermeture spirituelle d'un monde suranné où la résistance au pouvoir était possible, l'évaporation de la conscience de classe historique, l'apothéose de la relativité, le triomphe absolu du bluff, le règne accompli du spectacle... On pourra appeler ce phénomène comme on veut, mais c'est surtout l'effet intellectuel de la défaite historique du prolétariat au cours des années 1970 et 1980, et, par conséquent, de la disparition de deux ou trois générations entières de combattants sociaux et de l'incapacité de ces derniers à transmettre leurs expériences et leurs connaissances aux nouvelles générations, les livrant à la psychose postmoderne et son jargon inintelligible. Il existe une ligne de rupture générationnelle très claire qui coïncide plus ou moins avec l'apparition du « milieu » ou ghetto de la jeunesse à la fin des années 1980 et une relation de celui-ci avec les processus de gentrification des

centres urbains ; finalement, on peut établir avec évidence, une relation entre l'extension de la maladie postmoderne et le développement des nouvelles classes moyennes. L'effondrement du mouvement social révolutionnaire et la catastrophe théorique sont deux aspects du même désastre, et donc du double triomphe, pratique et idéologique, de la domination capitaliste, patriarcale et étatique. Malgré tout, la débâcle n'est jamais définitive, car les antagonismes prolifèrent beaucoup plus que les identités, et la volonté de se libérer en commun est plus forte que le désir narcissique de se démarquer. Dix minutes de pathétique gloire virtuelle sont des gouttes d'eau dans l'océan troublé de la « conflictivité » permanente.

La lutte des classes réapparaît dans la critique du monde de la technologie et dans la défense du territoire, dans les projets communautaires de sortie du capitalisme et dans les luttes que mènent les classes paysannes contre l'agriculture industrielle et la marchandisation de la vie. Probablement, dans les pays turbo-capitalistes, ces conflits ne parviennent pas à échapper aux approches « intersectionnelles », aux traitements « de genre » et autres réductionnismes identitaires, parfaitement compatibles avec une casuistique réformiste issue de « l'économie sociale », mais partout où cristallise un véritable front de lutte, de telles bagatelles tourneront en rond et seront consumées par le feu de l'universalité.

Discussions sur « anarchisme et postmodernité »,  
14 novembre 2017, Centro Social Ruptura, Guadalajara  
(Jalisco) et 25 novembre 2017,  
Biblioteca Social Reconstruir, ville de Mexico.

Les Amis de Bartleby, janvier 2018  
[lesamisdebartleby.wordpress.com](http://lesamisdebartleby.wordpress.com)